

Walt Disney La permanence de l'empire

Marcel Jean

Numéro 194, mars 2020

Imaginaires du cinéma pour enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93074ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (2020). Walt Disney : la permanence de l'empire. *24 images*, (194), 16–19.

Walt Disney

La permanence de l'empire

PAR MARCEL JEAN



↑ Extrait de l'affiche de l'exposition **Walt Disney**,
Le mouvement par nature (© Le Musée d'Art Ludique)

Plus de cinquante ans après la mort de son fondateur, l'empire Disney est tel un phoenix qui renaît éternellement de ses cendres, perpétuant au fil du temps son héritage esthétique et thématique.

EN GUISE DE PRÉAMBULE

Enfant, son père le battait. À l'âge de 16 ans, en 1918, il falsifie ses papiers dans le but de faire croire qu'il a l'âge requis pour s'enrôler dans une division de la Croix-Rouge. C'était un antisindicaliste et un anticommuniste notoires. Il fumait trois paquets de cigarettes par jour, Il ne voulait pas se faire appeler Monsieur, préférait que tous l'abordent par son prénom, mais était paradoxalement reconnu pour son comportement tyrannique. Il s'appelait Walter Elias Disney. On l'appelait Walt. Ou Oncle Walt.

UN AUTEUR ?

Quand on évoque la politique des auteurs, on pense évidemment à Hawks et à Hitchcock, jamais à Disney. Et pourtant... existe-t-il un autre cinéaste qui ait à ce point développé un style, élaboré un univers qui lui soit propre, dirigé d'une main de fer des centaines de collaborateurs de manière à ce que son studio devienne l'extension de son bras ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit : tôt dans sa carrière, Disney est parvenu à imposer un ensemble thématique aussi bien qu'une conception du graphisme et du mouvement d'une extrême cohérence.

AVALER L'EUROPE, RÉGURGITER L'AMÉRIQUE

Un visionnaire ? Sans doute. Le plus grand liquidateur de la culture européenne, selon le jugement péremptoire du cinéaste surréaliste tchèque Jan Svankmajer. C'est que toute sa carrière durant, Disney s'est inspiré de contes européens (les frères Grimm, Carlo Collodi, Charles Perrault, J.M. Barrie, Lewis Carroll, Rudyard Kipling, etc.) dont il a fait des vecteurs de transmission de la culture américaine. Dans le même ordre d'idées, l'iconographie disneyenne s'approprie les fleurons de l'architecture européenne (le château de Neuschwanstein ; la forteresse d'Alcazar) et s'abreuve à la source des grands noms de la peinture (Caspar David Friedrich, Arnold Böcklin) ou de l'illustration (Gustave Doré, Benjamin Rabier). L'exposition *Aux sources de l'art des studios Disney*, présentée au Grand Palais de Paris puis au Musée des Beaux-Arts de Montréal en 2006 et en 2007, en a d'ailleurs fait la démonstration éloquente.

UNE MÉCANIQUE MORALE

Entre les marâtres, méchantes reines et autres belles-mères, entre une mère qui meurt sous les balles d'un chasseur et une autre enchaînée par les employés d'un cirque, les enfants de l'univers Disney sont maltraités, abandonnés, intimidés. La candeur et la bonté des enfants font d'eux les victimes idéales de la duplicité, de l'hypocrisie et de la méchanceté des adultes.

L'enfant devra vaincre ses peurs (celle du noir, notamment) et l'adversité (méfiez-vous des étrangers) pour trouver la rédemption dans le *happy end*. Le cadre symbolique est résolument religieux, avec ses représentations de l'Enfer, la pomme du jardin d'Eden (*Snow White*; *Pinocchio*), le serpent tentateur (Kaa dans *The Jungle Book*), bébé Mowgli flottant tel Moïse sur les eaux du fleuve, le sorcier de *Fantasia* mimant les gestes du guide du peuple d'Israël lorsqu'il sépare les eaux, les fées aux allures



Fantasia (1941)



→ Sleeping Beauty (1959)

↑ The Jungle Book (1967)

de madone (*Pinocchio*) et l'incontournable motif de la résurrection (*Snow White*; *Pinocchio*; *Sleeping Beauty*).

Quant au reste, les petites princesses font le ménage, les petits garçons sont courageux, *Pinocchio* apprend à écouter sa conscience, puis tout finit par rentrer dans l'ordre. Oncle Walt veille sur eux...

UN STYLE

Le moralisme disneyen est supporté par une esthétique. On appelle celle-ci style en « O ». Dans un recueil d'essais publié en 1995, je le décrivais en ces mots : « Ce style, c'est d'abord une certaine idée du mouvement. Un mouvement arrondi et élégant, mouvement tournoyant et ininterrompu, mouvement spiralé qui hypnotise, mouvement dénué de toute brusquerie et qui enivre à la façon d'une valse. »¹

En complément à cette idée du mouvement se trouve une conception de la ligne toute aussi affirmée. Les traits sont courbes et lisses, francs, ils entourent, encerclent et enveloppent. Le paragon de la forme disneyenne se trouve justement dans le graphisme de Mickey Mouse, le personnage emblématique du cinéaste étant constitué d'un assemblage de disques et de cercles. L'évolution même de la morphologie de la souris pointe en direction de l'affinage du style : les oreilles ovales de 1928 s'arrondissent dès le milieu de la décennie 1930 et le personnage semble atteindre sa maturité en 1940. Le segment de *L'apprenti sorcier* de Dukas, dans *Fantasia*, est peut-être l'exemple le plus convaincant de ce style, avec les vêtements amples de Mickey qui viennent amortir chaque geste, la démarche circulaire des balais et l'incessant tournolement des eaux.

Dans l'histoire de Hollywood, Disney aura assuré la permanence d'un genre : la comédie musicale. Car c'est bien ce que sont les plus célèbres films réalisés sous sa supervision. Et si le style visuel de Disney est caractéristique, son style musical et sonore l'est tout autant. Avant même de passer au long métrage, alors qu'il peaufine la création de Mickey, Disney imagine et développe des principes de synchronisation de la musique avec l'animation. Ce sera l'une des clés du succès de *Steamboat Willy*, puis de la série des *Silly Symphonies*.

LA PERMANENCE

Walt Disney est mort le 15 décembre 1966, il y a plus de 53 ans. Pourtant, qu'on regarde *The Lion King* ou *Frozen*, son héritage esthétique et thématique est toujours là, bien présent. On ne change pas une recette gagnante, dit la sagesse populaire. En fait, on a bien essayé de la changer (le studio a connu des épisodes malheureux entre 1973 et 1988, avant le second âge d'or qui s'amorce avec *The Little Mermaid*), mais l'esprit du fondateur a repris le dessus. Le phénomène est sans précédent. Comment la marque d'un auteur a-t-elle pu lui survivre aussi longtemps ? Toute la dimension du personnage réside dans cette question.

1. *Le langage des lignes*, éditions les 400 coups, page 23.